

IAIN LEVISON

Un voisin trop discret



Le vaccin
contre
la morosité



Pour que Jim, chauffeur Uber de soixante ans, voie la vie du bon côté, que faudrait-il? Une petite cure d'antidépresseurs? Non, c'est plus grave, docteur. De l'argent? Jim en a suffisamment. Au fond, ce qu'il veut, c'est qu'on lui fiche la paix dans ce monde déglingué. Et avoir affaire le moins possible à son prochain, voire pas du tout. Alors, quand sa nouvelle voisine, flanquée d'un mari militaire et d'un fils de quatre ans, lui adresse la parole, un grain de sable se glisse dans les rouages bien huilés de sa vie solitaire et monotone. De quoi faire exploser son quota de relations sociales...

En entremêlant les destins de ses personnages dans un roman plein de surprises, Levison donne le meilleur de lui-même, et nous livre sa vision du monde, drôle et désabusée.

IAIN LEVISON, né en Écosse en 1963, arrive aux États-Unis en 1971. À la fin de son parcours universitaire, il exerce pendant dix ans différents métiers, sources d'inspiration de son récit autobiographique *Tribulations d'un précaire*. Il rencontre un succès immédiat en France dès la publication de son premier roman, *Un petit boulot*, et des suivants, critiques drôles et cinglantes de la société américaine. Trois sont déjà adaptés au cinéma (*Un petit boulot*, *Arrêtez-moi là!* et *Une canaille et demie*).

Iain Levison

Un voisin trop discret

*Traduit de l'anglais
par Fanchita Gonzalez Batlle*



Liana Levi

1

Le médecin jette le dossier sur sa table, dit bonjour à Jim d'un signe de tête et s'assoit lourdement dans son fauteuil qui s'incline instantanément. Il est jeune, rasé de près et professionnel, il porte une alliance, et Jim se demande si sa femme est aussi ennuyeuse que lui. Jim vient chez le médecin depuis trois ans et ne l'a jamais vu sourire ni plaisanter, ni indiquer d'une manière quelconque qu'il a une vie hors de son cabinet. Il n'y a pas de photos de famille dans son bureau, rien que deux planches d'anatomie en taille réelle du corps humain, l'une montrant les organes et l'autre le squelette. Avant sa première visite Jim s'est renseigné sur Internet et a trouvé une photo du médecin dispensant des soins dans une clinique pour les sans-abri. Quelle générosité chez cette jeune génération. Et quelle compagnie désagréable.

«Vous pourriez vous permettre de perdre cinq kilos, dit le médecin. Et de faire un peu plus d'exercice. Je vous recommanderais la marche. Quel métier faites-vous?

– Je suis chauffeur Uber.

– Donc vous passez beaucoup de temps assis.

– Ouais.

– Essayez vraiment de marcher davantage.» Il hoche la tête avec satisfaction. «Pour le reste, vous vous portez plutôt

bien pour un homme de soixante-trois ans. Tous vos examens sont négatifs.»

Il y a un moment de silence puis Jim regarde par la fenêtre et dit «Merde».

«Non, non, dit le médecin. Négatifs c'est bien. Ça signifie...

– Je sais ce que ça signifie.

– Alors pourquoi...

– Rien? Pas de tache sur les poumons? Pas d'artère bouchée? Pas même de tension élevée?»

Le médecin le regarde perplexe.

«J'espérais vaguement que vous m'annonceriez que je n'ai que quelques mois à vivre.» Cette fois le médecin est affolé, alors Jim lui fait un sourire chaleureux. «Vous savez, peut-être me renvoyer chez moi avec un flacon de cachets à prendre d'un coup pour que je m'en aille tranquillement.

– Monsieur Smith, pardonnez-moi mais... vous a-t-on déjà diagnostiqué une dépression?

– Nan.

– Êtes-vous suivi par un... euh, psychiatre ou un psychologue? Quelqu'un avec qui vous pourriez parler de ces anxiétés?» Il feuillette un carnet d'adresses sur son bureau.

«Je n'ai pas d'anxiétés, dit Jim, je vais bien.

– Je vais vous donner le numéro de quelqu'un que vous devriez voir.»

Jim fait un joyeux geste de refus. «Je ne veux voir personne. Je ne suis pas déprimé. Je ne veux pas parler de mon enfance ni rien de ces conneries.»

Le médecin écrit un nom et un numéro de téléphone sur un bout de papier et le lui tend. «Il ne s'agit pas de votre enfance. Il pourra vous prescrire quelque chose qui vous remonte le moral. Pour que vous voyiez les choses un peu différemment.»

Jim hausse les épaules et prend le papier. «Je ne veux pas voir les choses différemment. Écoutez, mon vieux, tout empire. Je veux dire que tout empire partout où vous regardez.» Il se souvient que le nom de famille du médecin est Greenberg et il ajoute : «Je suis sûr que les Juifs en Allemagne dans les années trente ont commencé à dire que tout allait de plus en plus mal. Qu’auriez-vous fait? Vous leur auriez prescrit des médicaments?»

Le médecin fait basculer son fauteuil vers l’avant, pose les coudes sur son bureau, menton dans les mains, et regarde Jim en cachant bien sa panique. Il veut l’aider, Jim le sait, mais il n’a aucune idée de comment s’y prendre. Jim ne veut absolument pas de son aide et commence à s’en vouloir d’avoir soulevé la question. Ce type a fait sa journée de travail, examiné des radios et des analyses de sang, et maintenant Jim le force à sortir de la relation médecin-patient, manifestement la seule dans laquelle il se sent à l’aise.

«Pourquoi... pourquoi avez-vous la sensation que tout va de plus en plus mal?»

Jim sait que le médecin ne veut pas de cette conversation, qu’il souhaite recevoir le patient suivant, la femme d’une quarantaine d’années pleine de gaieté avec laquelle il a bavardé quelques minutes plus tôt dans la salle d’attente. Ils échangeront des plaisanteries, elle posera des questions normales, ne voudra pas avoir d’artère bouchée et il ne se sentira pas tout bizarre. Mais le médecin a posé une question et Jim répond.

«Quand je suis né il devait peut-être y avoir trois milliards d’habitants sur la planète, dit-il. Aujourd’hui nous sommes près de huit milliards. Et le chiffre va probablement monter à onze ou douze. La planète ne peut pas gérer ça. Nous sommes trop nombreux. Les océans se vident de poissons, le ciel est plein de fumées et d’acides, l’Amazonie est en flammes. Bordel, la moitié de la Californie flambe chaque

année et toute la partie ouest du pays manque d'eau. Regardez l'Asie. Elle n'a plus d'eau parce que les réserves de neige de l'Himalaya ne se reconstituent pas. La Chine, l'Inde, le Pakistan. Leurs fleuves s'assèchent et ce sont tous des puissances nucléaires. Comment croyez-vous que ça va finir ? Et les boulots... des putains de robots peuvent... »

Le médecin lève une main. « Je comprends », dit-il pensivement. Il se caresse le menton. « Vous ne devriez peut-être plus lire autant les nouvelles. »

Jim s'étrangle de rire puis, inquiet d'avoir offensé le médecin, il s'excuse. « Je ne pense pas qu'être informé des problèmes soit le problème, dit-il.

– Dans quel secteur travailliez-vous avant de prendre votre retraite, monsieur Smith ? »

Jim hausse les épaules, il se rend compte que le médecin essaie de passer à un sujet qui le met plus à l'aise. « J'étais contrôleur du trafic aérien.

– Ce doit être stressant », dit le médecin. Sous-entendu, c'est peut-être le stress qui vous a rendu comme ça.

« Ça l'était, parfois. J'ai été viré en 2004. » Sous-entendu, ça fait quinze ans, alors nan.

Il y a un silence de quelques secondes puis Jim sourit et se tape sur les cuisses, signe de décision. « Bon, je ferais bien de retourner travailler. » Il se lève et le médecin, qui essaie de ne pas montrer qu'il est soulagé de le voir partir, l'imité. « Je vais retourner conduire un véhicule qui vomit du dioxyde de carbone dans l'atmosphère, pour une entreprise qui perd de l'argent sur chaque course. Une façon formidable de passer sa journée, hein, doc ? La durabilité. C'est le nouveau mot qui plaît aux gosses.

– Eh bien, que cela vous plaise ou non, dit le médecin dans sa première tentative de faire de l'humour, vous avez une santé de cheval.

– Un cheval un peu trop gros qui a besoin de marcher davantage », répond Jim. Ils gloussent ensemble et le malaise du médecin disparaît quand revient la relation médecin-patient.

« Surtout appelez ce type, le numéro que je vous ai donné, dit le médecin redevenu sérieux.

– Sans faute, docteur. » Jim ouvre la porte de la salle d'attente où l'aimable quadragénaire adresse à tous un sourire optimiste que Jim et le médecin lui rendent, tandis que ce dernier l'invite à passer dans son bureau.

Jim va vers la caisse et paie cash, comme il le fait toujours. Puis il retourne à sa Chevrolet Malibu 2015, fait une boulette avec le bout de papier que lui a donné le médecin et la jette par la fenêtre. Et ensuite il reprend le travail en acceptant des courses.

Quand Jim arrive chez lui il commence à pleuvoir et la lumière baisse, mais les réverbères ne sont pas encore allumés. Maintenant que l'automne est là les arbres qui bordent sa rue de l'ouest de Philadelphie perdent leurs feuilles, et sous la pluie elles deviennent une masse glissante qui recouvre trottoirs et chaussées. Elles vont faire tomber des cyclistes et de temps à autre des piétons, et Jim doit avancer avec précaution jusqu'à la porte de son immeuble.

Il approche de la porte d'entrée quand il s'aperçoit que sa nouvelle voisine est déjà près des boîtes aux lettres et qu'elle le voit arriver. Merde. S'il avait su qu'il allait devoir parler à quelqu'un il aurait été heureux de rester sous la pluie quelques minutes de plus. Il a passé l'après-midi en bavardages creux avec une foule de clients Uber et il pense que ça suffit pour la journée. Il tarde une seconde à ouvrir en faisant semblant de chercher la bonne clé et en laissant à la jeune femme le temps de monter l'escalier, mais elle s'approche et lui ouvre la porte.

« Salut, dit-elle, je suis nouvelle dans l'immeuble. Je viens d'emménager en haut.

– Salut », dit Jim et il lui fait un signe de tête. Il l'a vue emménager il y a quelques jours de sa fenêtre quand elle portait un pantalon de sport gris et un vieux T-shirt bleu, ses cheveux noirs noués en chignon. Il espérait qu'elle serait aussi calme que la femme qu'elle remplaçait, une étudiante timide de troisième cycle qui faisait de son mieux pour toujours éviter que leurs regards se croisent, l'idée que se fait Jim de la voisine idéale. Cet espoir a été ébranlé quand une femme plus âgée, probablement sa mère, est apparue quelques heures plus tard avec un petit garçon qui aime hurler pour n'importe quelle raison et court dans tous les sens dans un état d'agitation permanent. Heureusement, la chambre de l'enfant est au bout de l'appartement, pas contre le sien. Les appartements sont séparés par deux plaques de placoplâtre comme on en faisait autrefois et qui n'absorbent pas le bruit. Si vous rotez, votre voisin l'entend.

Elle sourit, un grand sourire chaleureux, et tend la main. « Je m'appelle Corina. »

Jim la serre, puis il fait semblant d'être très impatient de prendre son courrier. Elle est mieux habillée aujourd'hui, en robe rouge moulante avec un décolleté profond, et un collier en or qui disparaît entre ses seins. Et elle sent bon. Il pense lui dire qu'elle est en beauté mais décide de ne pas le faire. Il a l'impression que tant d'hommes de son âge sont des salauds qu'il doit être super poli pour ne pas passer pour l'un d'eux.

« Jim », dit-il. Il prend son courrier, claque la porte de sa boîte et en commençant à monter les marches il ajoute : « Content de vous connaître.

– Je suis enfermée dehors, dit-elle. Je suis descendue prendre le courrier et la porte s'est refermée derrière moi. » Elle le regarde pleine d'espoir.

Jim s'arrête sur la troisième marche. En quoi cela le concerne-t-il ? Ce serait grossier de le lui demander.

Elle comprend son expression. « Est-ce qu'il y a... je ne sais pas, quelque chose comme un gardien d'immeuble ou quelqu'un avec une clé de secours ? »

– Pas de gardien, rien qu'un propriétaire. Seulement quatre appartements, nous nous débrouillons tout seuls, le plus souvent.

– Mince. Eh bien, merci quand même. » Elle soupire et lui tourne le dos.

Dans l'escalier, Jim réfléchit quelques secondes et avant de pouvoir s'en empêcher il dit : « Je peux probablement vous ouvrir. »

Elle se retourne vers lui, l'air moins abattue. Jim se rend compte qu'elle est jeune. Pas encore trente ans ? Grande, jolie, des yeux marron. Elle a un accent populaire, probablement hispanique. Il remarque un tatouage sur son bras droit, juste au-dessus du coude, un symbole chinois quelconque. Autrefois il n'y avait que les marins et les putes pour se faire tatouer. Maintenant tous les jeunes se couvrent de dessins. « Comment ? »

– Ces serrures sont d'assez mauvaise qualité.

– Un moment, de mauvaise qualité ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Vous allez casser ma serrure ?

– Non. » Il ouvre la porte de chez lui et lui dit : « Attendez. » Et il lui ferme la porte au nez ; il se demande immédiatement s'il a été grossier. Il l'a été, évidemment. Il aurait dû lui proposer d'entrer. Et puis non, marre de tout ça. Il ne veut pas d'étrangers chez lui. Il va dans la cuisine, sort la boîte à outils sous l'évier et prend le kit de crochetage, puis il revient dans le couloir.

« Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle en voyant le pick dans sa main.

– Il n’y a que des serrures à cinq barillettes dans cette maison. Ça ne devrait prendre que quelques secondes.» Il enfila le tendeur dans la serrure, puis le pick, il racle en avant et en arrière et il est surpris que le tendeur tourne presque immédiatement. Il continue de tourner, il y a un déclic, et la porte s’ouvre.

«Waouh, fait-elle, c’est cool.» Puis son visage devient inquiet. «Alors vous pouvez entrer chez moi comme ça vous chante?»

Il hausse les épaules. «Je suppose que oui. Mais je ne le ferai pas. Je ne suis pas comme ça.

– Vous êtes serrurier ou je ne sais quoi?

– Ouais.» Donner la réponse qui rend la conversation la plus courte possible.

Elle entre chez elle et reste sur le seuil. «Eh bien, merci encore.

– Pas de problème.» Il sent qu’il ne se montre pas assez amical. Il essaie sans succès de trouver quelque chose d’aimable à dire. Elle le regarde debout dans le couloir.

«Contente de vous connaître.

– Moi aussi.»

Il rentre chez lui et ferme sa porte doucement pour ne pas avoir l’air de la lui fermer au nez encore une fois.

Bennett, Texas

Madison pose sa bière et se retourne sur son tabouret de bar. Elle regarde Kyle dans les yeux pour voir s’il parle sérieusement. C’est le cas.

«Qui d’autre est au courant? demande-t-elle.

– Tu es la seule personne à qui je l’ai dit.»

Elle se mord la lèvre et réfléchit. «Ma maman le savait. Elle l’a toujours su.»

Kyle rit. «J'y ai pensé.»

Madison rit aussi, lui prend le bras et se serre contre lui. «Je déteste quand elle a raison.» Elle pose la tête sur son épaule. «Alors je suppose que... ça peut expliquer...

– Yep.» Il finit sa bière et, d'un geste, en demande deux autres à la barmaid tatouée aux cheveux blonds hérissés.

«... pourquoi tu n'as pas cherché à me faire perdre ma virginité, finit-elle. Je voulais vraiment que tu le fasses. J'étais tellement amoureuse de toi.

– Je sais. Je voulais être le petit ami parfait. Je t'aimais, tu sais. Sauf que... voilà.»

Elle lâche son bras et fait tourner le tabouret face à sa bière. «Merci de l'avoir dit.»

Il lui sourit. «Désolé d'avoir gâché un an de ta vie. J'ai vraiment l'impression que c'est ce que j'ai fait.»

Elle s'amuse à le pincer. «Ça n'a pas été un gâchis. Vraiment. Surtout ne le vois pas comme ça. On a eu des moments formidables ensemble.»

Il remercie la barmaid qui dépose deux nouvelles bouteilles devant lui. «Cadeau de la maison», dit-elle en indiquant l'uniforme de Kyle.

«Merci.» Il la salue en levant la bouteille vers elle et se retourne vers Madison. «Dans les bars en dehors de la base, lui dit-il à voix basse, tout le monde déteste les militaires, sauf les putes et les vendeurs de voitures. Mais ici tout le monde adore l'uniforme. C'est un changement agréable. Alors qui a été le veinard?

– Quel veinard?

– Celui qui t'a finalement dépucelée?

– Oh mon Dieu.» Elle se prend la figure dans les mains. «Après ton départ à l'armée je me suis vraiment, vraiment ennuyée.

– Vas-y, son nom.

– Chris Dooley.

– Le type du magasin ouvert la nuit? » Kyle se serre contre elle, taquin. « Pas possible. »

Elle glousse. « En fait, c'est vraiment un type très gentil. On est sorti ensemble disons, un mois. Il jouait toute la journée à des jeux vidéo. Et il allait au magasin. Rien d'autre. Je pense qu'il vit toujours chez ses parents et qu'il travaille toujours dans le même magasin.

– Seigneur. » Kyle prend une gorgée de bière. « C'est lui le père de ton fils? »

– Oh mon Dieu non. Le père c'est Jeff Hicks. Il accompagne des musiciens en tournées. Il a quitté la ville il y a quelques années.

– Il te verse une pension?

– Pour l'enfant. Nous ne nous sommes jamais mariés. » Madison a un haussement d'épaules résigné. « Le salaud a disparu. Il a cessé de payer il y a trois ans et a quitté le Texas; je n'ai pas de nouvelles depuis. Personne d'ailleurs. Il est peut-être mort, pour ce que j'en sais. » Madison déguste sa bière et se regarde d'un air absent dans la glace derrière le bar, puis elle arrange machinalement ses cheveux. Est-ce que quelqu'un a jamais pu avoir l'air normal dans une glace de bar? On est généralement à moitié soûl, avachi sur son tabouret, se dit-elle. Elle se redresse.

« Tu es belle, dit Kyle en la voyant se regarder. Comment tu t'en sors? »

Madison le considère, perplexe, en se réinstallant bien sur son tabouret et elle incline la tête sur le côté. « Kyle, mon vieux, qu'est-ce qui t'arrive, nom d'un chien? »

– Qu'est-ce qui m'arrive?

– Tu es revenu en ville rien que pour me dire ton terrible secret? Tu te sens coupable ou quoi?

– Un peu. Je m'en veux d'être sorti avec toi pendant un an.

- Tu ne savais pas, dit-elle avec un geste d'indifférence.
- Je savais.
- Depuis toujours ?
- Ouais. Je l'ai compris en sixième. »

Elle est stupéfaite. « Vraiment ? Comment ? Tu t'es réveillé un matin et tu t'es dit "hé, je suis gay" ? »

Sa voix est douce, mais il lui lance un bref regard de reproche. Il est tellement habitué à le cacher que rien qu'entendre ce mot le rend hyper-vigilant. Elle a un geste d'excuse.

« Ça ne s'est pas passé comme ça. Tu te souviens de la maman de Bobby White ?

- Avec ses tenues léopard et ses gros nénéés ?
- Exactement. Elle venait avec nous en excursion. Tous les garçons dans le bus parlaient de ses seins, de comme ils étaient super et ce genre de conneries. Et moi, je suppose que ça ne m'intéressait pas. Ils disaient qu'ils voudraient la voir toute nue, et je pensais que je préférerais voir Bobby White tout nu. C'est à peu près tout. Je l'ai su.

- Je vois, dit-elle en regardant sa bière. Ça doit faire bizarre. Et tu ne l'as jamais dit à personne ?

- Personne.
- Ta mère et ton père ?
- Pas question. Tu les connais. »

Elle rit. « Tu le caches bien.

- C'est pour ça. En grandissant avec eux j'ai appris à compartimenter.

- Tu veux dire mentir.
- Je veux dire garder mes vies séparées. » Kyle avale une longue gorgée de bière et Madison se demande s'il a honte.

« Alors je faisais partie de ta vie convenable ? » Ça ne la dérange pas autant qu'elle le pensait. Elle se demande si elle l'a toujours su, au plus profond de son cerveau, là où elle garde des souvenirs de l'enterrement de son père quand elle

avait trois ans. Ou de son beau-père quand il est venu dans sa chambre une nuit quand elle en avait treize.

Elle soupire, songeuse. Elle décide qu'elle n'en a jamais eu la moindre idée. Elle pense que sa mère disait toujours que Kyle était gay rien que pour se moquer d'elle. Madison a toujours cru que si Kyle était le seul garçon de l'équipe de football à ne pas vouloir coucher avec sa petite amie c'était parce qu'il était amoureux fou de Lynette Watkins en secret, et qu'il attendait qu'elle rompe avec son copain pour la larguer elle et sortir avec Lynette. Même quand elle est sortie vierge du lycée, seule de sa classe à sa connaissance, elle ne l'a jamais sérieusement envisagé.

« Désolé. »

Elle lui prend de nouveau le bras. « Je pense que tu es bisexuel.

– Je ne le suis pas, vraiment. »

Elle l'embrasse, et il l'embrasse. « Tu vois !

– Je peux embrasser des femmes. Ça ne me dégoûte pas au point de me donner la nausée ni rien de ce genre. »

Elle éclate de rire et s'écarte de lui. « Eh bien merci. Je suis vraiment contente de ne pas te donner la nausée. »

Ils rient et regardent tous les deux le comptoir. « C'est une sacrée merde », dit-elle. Elle réfléchit un instant, sourcils froncés puis : « Alors... tu as déjà...

– Oui.

– Et... comment ça marche ?

– Seigneur, Maddie, sérieusement ?

– Non, je veux dire, pour trouver d'autres types. Dans l'armée.

– On ne les trouve pas dans l'armée. On les trouve en dehors. Il y a des endroits. J'en connais un à Seattle, c'est là que je vais d'habitude. Partout où l'armée m'envoie il y a un endroit. Il suffit de garder les yeux ouverts. »

Elle hoche la tête, tout à coup intéressée par l'histoire, mais ensuite elle demande : « Kyle, mon vieux, pourquoi revenir à la maison rien que pour me dire ça ? Tu as simplement besoin que quelqu'un d'autre soit au courant ? »

– Non. En fait j'ai une question importante à te poser.

– Vas-y. »

Il tripote la capsule de la bouteille. « Tu sais que je pars en Afghanistan dans trois jours.

– Oui. Tu me l'as dit.

– Je me demandais si tu voulais te marier. »

Madison croise les bras sur le comptoir. « Me marier.

– Oui.

– Avec toi.

– Oui.

– Oui, Kyle, c'est exactement ce que je veux. Je veux un mari gay qui part en Afghanistan dans trois jours. » Elle est ahurie par le tour qu'a pris la conversation.

« C'est exactement ce que je dis », confirme Kyle en souriant et en se penchant en avant comme s'il se préparait à un grand discours publicitaire. « Ça serait parfait pour toi.

– De quoi tu parles, bon sang ? »

– Écoute, Maddie. Je suis dans une unité des Forces spéciales avec une habilitation confidentiel défense. Tu as une idée des avantages que ça me donne ? Je peux te faire venir, sans frais, sur la base, t'installer dans ta propre maison, pour que tu n'aies plus besoin de vivre avec ta mère. Tu as droit à tous les soins médicaux pour l'enfant. Les dents, les yeux, tout. Tout gratuit. Et pour toi aussi. Tu n'as pas besoin de faire quatre heures de bus pour aller à Austin chaque fois qu'il a besoin de voir un médecin. Il y a un hôpital sur la base. En plus, tu reçois une rémunération mensuelle, et j'ai un bon salaire. Je t'enverrai de l'argent tous les mois. »

Madison écoute. Elle était sur le point de partir jusqu'à ce qu'il mentionne le trajet jusqu'à Austin. Son fils, Davis, a une maladie d'estomac que personne n'a été capable de diagnostiquer, et elle a besoin d'aller régulièrement à l'hôpital.

Le voir vomir dans le bus est devenu son cauchemar mensuel.

« Et surtout, ajoute-t-il, tu auras des amies. Il y a beaucoup de femmes de soldats sur la base. Tu peux recommencer à sortir, t'amuser. » Il fait un grand geste pour montrer le bar avec son drapeau confédéré brûlé par les cigarettes, sa vieille table de billard que personne n'a jamais utilisée et le juke-box qui propose les mêmes morceaux depuis 2005. « Madison, tu peux quitter cet endroit merdique ! » Il lui touche le bras. « Quand je t'ai vue entrer tout à l'heure tu avais l'air si triste. »

Elle soupire, finit sa bière et lève la main pour en demander une autre. « C'est parce que tu te sens coupable ou quoi ? Ça n'est vraiment pas si grave. »

– Non. Ça n'est pas ça.

– Quoi alors ? »

Les yeux de Kyle s'agrandissent. Une expression qu'elle se rappelle avoir vue chaque fois que quelque chose le passionnait. Au lycée il adorait apprendre des choses. Astronomie, sports, n'importe quoi. Kyle lisait des livres. Il la gardait au téléphone en lui parlant d'étoiles et de planètes pendant qu'elle jouait avec son chat en attendant qu'il finisse. Elle se demande s'il est le type le plus intelligent qu'elle a fréquenté. Probablement. La compétition n'était pas rude.

« Je veux faire carrière dans la politique, dit-il. Entrer à l'université via l'armée, puis utiliser mon habilitation confidentiel défense pour me faire transférer au Département d'État. Ensuite je veux un poste dans une ambassade et gravir

les échelons jusqu'à devenir ambassadeur. Je me suis renseigné. Je prends déjà des cours de russe et de chinois.

– C'est super, Kyle. Quel rapport avec le mariage ?

– Les célibataires n'ont jamais de promotions. Le mariage est un signe de stabilité que l'armée apprécie. Et combien d'ambassadeurs gays crois-tu que nous avons ? Si j'ai une femme et un enfant sur la base, personne ne pose de questions et le chemin de ma carrière est tout tracé. »

Il hoche vigoureusement la tête pour montrer qu'il a fini de présenter son cas. Encore une caractéristique dont elle se souvient.

Elle pose les coudes sur le comptoir et met la tête dans ses mains. « Waouh. Chienne de vie. » Elle remarque que Kyle fait le même geste, comme s'il s'excusait d'avoir posé cette question. « J'ai toujours imaginé que si jamais quelqu'un me demandait en mariage il s'agenouillerait sur une plage quelque part. »

Kyle rit. « Je suppose que ma façon n'est pas la plus romantique. Mais je peux t'emmener à Paris, à Rome, n'importe où. Tu peux voir le monde. Comment penses-tu partir d'ici un jour si ce n'est pas comme ça ?

– En te servant de couverture. Davis et moi, la famille toute prête ?

– C'est à peu près ça. »

On peut dire ce qu'on voudra de Kyle, il ne raconte pas de salades, pense-t-elle. Voir le monde. Elle vient de passer trois semaines à économiser pour emmener Davis au zoo. Il est fou de joie à l'idée de voir les kangourous. Elle se mord la lèvre et demande : « En Australie ?

– Tu veux aller en Australie ? » Son visage s'éclaire quand il se rend compte qu'au moins elle prend sa proposition en considération.

« Je t'emmènerai en Australie. »

– Je dois en parler à ma mère. »

Il la serre dans ses bras et elle résiste, au début, parce qu'elle n'a pas encore vraiment donné son accord, mais ensuite elle se rappelle comme c'était agréable et elle fond.

« Tu pourras coucher à droite et à gauche autant que tu voudras, dit-il. Mais pas avec des types de la base. Il faudra aller en ville pour en rencontrer.

– Je ne veux pas rencontrer d'hommes.

– Je dis seulement, pas sur la base. » Il a un grand sourire.
« Être marié à une pute est pire pour ta carrière que d'être célibataire. »



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de ce livre, d'une bourse
d'écriture de la Maison de la poésie dans le cadre d'une résidence
soutenue par la Ville de Paris.

Titre original : *Parallax*

© Éditions Liana Levi, 2021

© 2021, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Jill_InspiredByDesign/GettyImages

Cette édition électronique du livre *Un voisin trop discret* de Iain Levison a été
réalisée en février 2021 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0400-6)
ISBN ePDF: 979-10-349-0402-0